Zeitschrift: Suisse magazine = Swiss magazine
Herausgeber: Suisse magazine
Band: - (2013)
Heft: 291-292

Artikel: Artistes suisses en France au XXe siècle
Autor: Czouz-Tornare, Alain-Jacques
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-849386

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HISTOIRE

Artistes suisses en France au XXe siècle

par Alain-Jacques Czouz-Tornare

Plusieurs Suissesses ont joué un rôle déterminant en France durant une bonne partie du siècle dernier, et pas seulement comme compagnes d'artistes célèbres. C'est cette présence contrastée que nous vous invitons à découvrir dans ces pages.

Un Voltaire chevalin à Zurich

En 1915 à Zurich naît ce qui allait devenir le mouvement dada. La ville des bords de la Limmat fut, de 1915 à 1919, le principal foyer de ce foisonnement créatif qui a marqué le début du XXe siècle jusqu'en 1924 et dont les expressions sont aussi bien littéraires que plastiques. Tous les supports y passent : photographie, collage, sculpture, peinture, photomontage, film, jusqu'au point de croix comme le montre la broderie *Symétrie pathétique* de Jean Arp (1886 - mort à Bâle en 1966) et Sophie Taeuber-Arp (1889-1943), peintre abstrait suisse. En 1916, le « Cabaret Voltaire » est un foyer de culture d'avant-garde, dite expérimentale, en quête de nouvelles expressions de l'art sous toutes ses formes. Le dadaïsme zurichois, au lendemain de la guerre, passe brièvement par Genève avant de se mondialiser et d'inspirer le surréalisme. Le mouvement atteint son apogée à Paris de 1920 à 1923, avant que le surréalisme qui en est issu ne le supplante. Ainsi un mouvement irrévérencieux d'origine suisse alémanique a profondément influencé des artistes français aussi divers que Paul Eluard, Marcel Duchamp ou Francis Picabia.

C'est toujours à Zurich, en 1915, que l'Alsacien Hans Arp fait la connaissance de la Suissesse Sophie Taeuber. En 1925, le couple s'installe à Paris, dans le voisinage de Max Ernst, Joan Mirò, Paul Eluard, Tristan Tzara, Magritte. Arp participe à Paris à la première exposition surréaliste, ce qui ne l'empêche pas de se mêler également, par la suite, aux milieux constructivistes[1]. De 1926 à 1928, Sophie, Jean et Theo van Doesburg vivent à Strasbourg. Ils y transforment « l'Aubette », un centre de divertissements artistiques, en une sorte de complexe combinant loisirs et restauration. Le trio réalise une œuvre collective sans équivalent dans l'art du XXe siècle. L'argent engrangé dans l'Alsace redevenue française permet au couple de remonter à Paris. C'est en Île-de-France que les deux artistes décident de s'installer en 1927, après avoir acquis la nationalité française. À Clamart, ils achètent un terrain et construisent en 1929 une maison-atelier dont Sophie, aux talents multiples, a entièrement conçu les plans. Il est toujours possible de la visiter au 21, rue des Châtaigniers, à Clamart[2]. Les œuvres du couple sont communes : tableaux, sculptures, collages, illustrations de livres, travaux sur textiles et bois. « Nos œuvres sont un reniement de l'égotisme des hommes », dit Jean Arp. De cette époque datent les œuvres les plus importantes de Sophie, « nées de sa réflexion sur les motifs circulaires et sur le thème de l'équilibre formel, développement logique de son style concret. Elle devient membre du groupe Cercle et Carré (1930) et du mouvement Abstraction-Création (1931) (...) Les œuvres de Taeuber allient l'art et le quotidien d'une manière qui lui est toute personnelle. Elle fut l'une des artistes les plus innovatrices et polyvalentes du modernisme classique »[3]. La maison abrite aujourd'hui la Fondation Arp. On y voit comment, grâce à l'exposition « Constructivistes » de 1937 au Kunstmuseum de Bâle, Sophie accède à la notoriété internationale. Mais en 1940, les deux artistes doivent quitter leur maison parisienne, l'occupant nazi assimilant leurs œuvres à « l'art dégénéré ». Ils trouvent refuge dans le Midi, près de Grasse et continuent à travailler jusqu'à l'arrivée de la Wehrmacht en zone libre, en novembre 1942. Alors seulement, ils doivent se résoudre à retourner en Suisse[4]. Sophie meurt le 13 janvier 1943 à Zurich d'une intoxication au monoxyde de carbone dans le pavillon de jardin de Max Bill. Le souvenir de la Suissesse perdure en Suisse par ses œuvres, mais aussi par le billet de banque de 50 francs, en circulation depuis 1995.

Sophie Taeuber-Arp sur billet de 50 francs

Ursula Vian-Kübler : la muse suisse de Boris Vian

Une autre Suissesse s'est illustrée dans le domaine artistique à Paris. La cité Véron, à deux pas du Moulin-Rouge dans le XVIIIe arrondissement, métro Blanche, conserve le souvenir d'une Suissesse femme d'un écrivain célèbre. En effet, Boris Vian, l'auteur de *L'Écume des jours*, épouse en 1954 la Zurichoise Ursula Kübler (1925-2010) ▷

La cité Véron, à Paris, où vécurent Boris Vian et Ursula Kübler

fille d'Arnold Kübler (1890-1983), écrivain et journaliste. Pour l'anecdote, le couple a pour voisin de palier un certain Jacques Prévert. L'appartement de la Cité Véron, resté comme il était dans les années cinquante, est le siège de la Fondation Vian. Danseuse et comédienne, Ursula Kübler travaille avec Maurice Béjart, Roland Petit, puis Ariane Mnouchkine. On la remarque pour ses différents rôles dans *Vie privée* ou *Feu follet* de Louis Malle, *Le Vice et la vertu* ou *Le Repos du guerrier* de Roger Vadim, *Boulevard du rhum* de Robert Enrico... Ursula fait partie de l'Opéra de Zurich, avant de rejoindre les compagnies de ballets de Maurice Béjart et Roland Petit.

Artiste mais aussi femme engagée, elle signe en 1971 le manifeste des 343, une pétition française dans laquelle 343 femmes affirment avoir subi un avortement, alors totalement illégal et puni par une peine d'emprisonnement. Par ailleurs, elle est la sœur du coureur cycliste Ferdinand Kübler qui remporte le Tour de France en 1950 tandis que son compatriote Hugo Koblet gagne à son tour la « Grande Boucle » en 1951.

Deuxième épouse du touche-à-tout de génie Boris Vian, et compagne des mauvais jours, elle institue la « Fondation Boris Vian » qui perpétue depuis sa disparition en 1959 l'œuvre de l'auteur du *Déserteur*.

Ursula Vian-Kübler meurt à l'âge de 81 ans, dans la nuit du dimanche 17 au lundi 18 janvier 2010, dans le village médiéval d'Eus, dans les Pyrénées-Orientales, où elle s'est retirée et où elle organise chaque année un festival de musique et de chansons. Jean-Robert Probst lui a consacré une de ses balades sur les pas des Suisses de Paris où il écrit : « Tout à côté du Moulin-Rouge, une pancarte indique l'entrée de la cité [Véron], que l'on atteint par un passage minuscule. À trois pas du boulevard [de Clichy], on entre dans un autre monde, un autre univers, une autre galaxie. Abondamment fleurie, hors de toute circulation, la cité Véron se situe entre le rêve et la réalité, entre l'enfer et le paradis, comme suspendue à la grande aiguille du temps qui se serait arrêté. Les Vian n'y sont plus, Prévert non plus, mais ils y ont laissé une trace, une ambiance, une présence, qui ont comme un parfum d'éternité »[5].

Giacometti : un sculpteur grison à Paris[6]

Le sculpteur Alberto Giacometti (1901-1966), d'origine grisonne, et non italienne comme on le rapporte trop souvent, est né le 10 octobre 1901 à Borgonovo. Plusieurs membres de cette famille grisonne de Stampa et Vicosoprano dans le val Bregaglia, ont émigré en qualité de confiseurs. Alberto naît quant à lui dans une famille d'artistes. Ses parents sont Annetta Stampa (1871-1964) et le peintre Giovanni Giacometti (1868-1933) qui compte parmi les fondateurs de la peinture moderne en Suisse. Ceux-ci donnent également naissance à l'artisan d'art Diego (1902-1985) - qui a servi de modèle à Alberto - et à l'architecte Bruno Giacometti (1907-2012). Les maisons natales de ces artistes se trouvent à Stampa et Borgonovo, et leurs dernières demeures au cimetière de Borgonovo.

D'abord élève du sculpteur Antoine Bourdelle à l'Académie de la Grande-Chaumière (1922-1927), Giacometti s'installe à Paris en 1922 et y aménage en 1926 une « caverne-atelier » 46 rue Hyppolyte-Maindron dans le XIVe arrondissement, derrière la gare Montparnasse, qu'il agrandit au fil des années et où il travaille durant quarante ans, hormis quatre années passées dans un hôtel genevois entre 1941 et 1945. Au début de sa carrière, il dessine des objets de décoration pour l'architecte d'intérieur Jean-Michel Frank et des bijoux pour la créatrice de mode Elsa Schiaparelli. Jean-Robert Probst, qui lui consacre une de ses balades helvétiques à travers Paris, nous explique qu'« une première exposition au Salon des Tuileries en 1927 lui permit d'approcher les surréalistes Joan Miro, Jean Arp, André Breton et Salvador Dali. Il adhéra à leur groupe en 1931, créant plusieurs œuvres, des gravures et des dessins qui devaient illustrer les livres de Tristan Tzara et André Breton. Il participa activement à l'élaboration des revues publiées par les surréalistes, avant d'en être exclu en 1935 pour des raisons obscures »[7]. Son amitié avec Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir débute dans l'immédiate avant-guerre.

Sa femme, la Genevoise Annette Arn († 1993) le rejoint à Paris après la Seconde Guerre mondiale. Celui qui travaille si intensément sur la figure humaine est, comme chacun sait, l'auteur de la célèbre sculpture *L'Homme qui marche*. « En 1961, il conçut les décors pour la pièce de Samuel Beckett *En attendant Godot*. La fondation Maeght, inaugurée en 1964 à

Cabaret Voltaire

La grande salle du Cabaret Voltaire

Saint-Paul-de-Vence, fit une place d'honneur à son œuvre »[8]. Et Elisabeth Ellenberger d'ajouter : « Giacometti compte parmi les plus grands artistes suisses du XXe siècle. Même s'il travaillait principalement à Paris, il séjournait régulièrement dans le val Bregaglia, dont les paysages l'inspirèrent. Son thème central reste cependant la représentation de l'être humain dans sa détresse existentielle. Son œuvre plastique consiste en une série extraordinaire de constructions surréalistes, qui prennent un aspect monumental à travers une réduction de la matière visant à valoriser l'espace ». L'Exposition nationale suisse de 1964 a présenté un large éventail de ses peintures et de ses sculptures. Six cent cinquante œuvres, pour la plupart jamais présentées et appartenant à la Fondation Alberto et Annette Giacometti, ont été exposées sur 1 750 m² au Centre Pompidou jusqu'au 7 janvier 2008 lors d'une rétrospective montée par Véronique Wiesinger. Simultanément plus de cent gravures accompagnées de livres illustrés sont présentées à la Bibliothèque nationale de France. La France lui décerne le Grand prix international des Arts en 1965, année de la naissance de la fondation Alberto Giacometti à Zurich.

En marge de la création artistique : le LSD, une invention suisse

Beaucoup créent avec leurs tripes ; d'autres à l'aide de *trips*, c'est selon. Évoquons ici une invention helvétique occultée mais ô combien appréciée par tant d'artistes : le LSD. Né en 1906 à Baden (AG), le chimiste Albert Hofmann est tout bonnement le découvreur du LSD (lysergsäurediäthylamid), le 16 avril 1943. Cette substance est tirée de l'ergot de seigle, un champignon parasite. Hofmann découvre « par hasard » cet acide puissamment hallucinogène, en faisant tomber sur sa main une goutte d'une substance chimique sur laquelle il travaillait, le diéthylamide de l'acide lysergique, lsd 25. Aussitôt, il ressent d'étranges sensations, des angoisses, des vertiges, et des hallucinations. Trois jours après, il teste à nouveau le produit, cette fois-ci volontairement, et ressent les mêmes effets. « Le 'moi' disparaît au profit d'un état mystique, le ciel et la terre se mélangent, on se sent partie intégrante de l'univers, on entre dans un nouvel état de conscience », et ce dès une dose infime, explique-t-il pour décrire les effets du LSD. Celui-ci devient la drogue vedette des années 1960 dans les milieux hippies et influence l'écriture de chefs-d'œuvre musicaux de Jimmy Hendrix, des Beatles ou de Jim Morrison. Jusqu'à sa mort en 2008, Albert Hofmann réfléchissait encore à un usage bénéfique du diéthylamide de l'acide lysergique, aux vertus curatives lorsqu'il n'est pas dévoyé, notamment en psychiatrie pour traiter des malades amorphes, qui ne réagissaient plus à aucun médicament. ■

Chronique « Ces Suisses qui ont créé la France » n° 46 - En partenariat avec les Archives de la Ville de Fribourg/CH et le Musée franco-suisse de Rueil-Malmaison

[1] Article Jean Arp par Annemarie Bucher dans le DHS, vol. 1, 2002, p. 497-498.

[2] Voir sur Internet www.fondationarp.org

[3] Article Sophie Taeuber-Arp par Annemarie Bucher dans le DHS.

[4] Georges Andrey, *L'histoire de la Suisse pour les Nuls*, First Paris, 2007, chapitre 17, p. 417.

[5] Jean-Robert Probst, *Les Suisses de Paris. Soixante balades insolites*, Cabédita, 2012, p. 42-43.

[6] Voir à son sujet : Jean-Robert Probst, *Les Suisses de Paris*. Soixante balades insolites, Cabédita, 2012, p. 116-119.

[7] Jean-Robert Probst, *Les Suisses de Paris. Soixante balades insolites*, Cabédita, 2012, p. 116-117.

[8] Notice Alberto Giacometti, par Elisabeth Ellenberger dans le DHS, vol. 5, 2006, p. 549-550.